L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73, NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 19 MARS 1882.

FEUILLETON

No 11. Commence le 8 janvier.

LA

Fille d'Auberge

—PAR—

ALFRED SIRVEN.

Deuxième Partie.

VIII

UN COUPLE DE COQUINS.

Au détour d'une allée dame Babeth s'entendit appeler par son nom, d'un ton de voix assourdi.

Elle se retourna et reconnut avec surprise M. Bornageld, l'aubergiste de *Quatre-Vents*.

—Il faut que je vous parle, fit-il avec mystère, et tout de suite, dame Babeth.

—Attendez moi un instant; je reviens.

Et elle reprenait sa marche vers le château, mais Bornageld la retint par la manche de sa robe :

—Non, non; tout de suite.... c'est pressé.

Dame Babeth s'arrêta inquiète :

—Mon Dieu! qu'y a-t-il donc? Vous avez l'air tout.... pas comme à l'ordinaire.

—Et il y a de quoi, allez! Si vous saviez ce qui m'arrive!....

—Eh bien! parlez, M. Bornageld, mais parlez vite, je suis pressée.

—Eh! continua l'aubergiste, sans tenir compte de la recommandation de la dame, ça vous regarde peut-être bien presque autant que moi.

—Alors, dites donc vite. Vous me faites frémir avec vos mystères.

—Ah! c'est qu'il va se passer des choses....

—Oh ça?

—Ici, donc.

—Au fait, M. Bornageld, au fait!

—Dame Babeth, votre place n'est plus au château.

—Aures vous bientôt fini de parler par énigmes? fit sèchement la mégère que l'impatience commençait à gagner et qui frappait du pied en regardant de travers l'aubergiste.

Celui-ci jugea vraisemblablement qu'il avait débité assez de précautions oratoires pour solliciter l'attention de sa complice, et il reprit :

—Voici la chose.... la première, car il y en a plus d'une : votre maître.... il est ruiné entièrement.... A cette heure, le voilà plus pauvre que le dernier de ses domestiques....

—Que me dites-vous là? exclama dame Babeth incrédule en haussant les épaules de pitié.

—Ce qui est, parbleu!

—Vous vous trompez assurément, monsieur Bornageld; c'est tout le contraire.

—Vous croyez ça?

—Sans doute, à partir d'aujourd'hui, ce domaine lui appartient définitivement à lui tout seul.

—Eh bien! attendez midi.... et vous verrez.

—Quoi? quoi? que verrai-je? que voulez-vous dire? interrogea avec humeur dame Babeth que le doute et l'inquiétude commençaient à surprendre.

—Je veux dire, insinua l'aubergiste en regardant autour de lui et en baissant la voix comme s'il craignait d'être entendu par quelque oreille, je veux dire que le véritable héritier s'est présenté.

—Comme p'est vraisemblable! s'écria dame Babeth. Un héritier qui attend vingt ans pour réclamer son héritage, et qui arrive juste le jour où il doit perdre ses droits!.... Mettons donc! à qui farez-vous croire cela? On a fait moqué de vous, mon cher M. Bornageld.

—Que non pas! Je sais pertinemment à quoi m'en tenir.

—Pourmettez. D'abord ce n'était pas un héritier, mais bien une héritière : la fille du général.... Et nul n'ignore ajourd'hui qu'elle est morte....

—Ç, c'est possible, c'est même vrai. On n'en avait jamais eu la preuve, mais à présent on l'a.... Quant à sa fille....

—Sa fille! interrompit dame Babeth, la bonne histoire!.... Quelque aventurière, quelque drôlesse.... comme on en rencontre tant!.... Je vous croyais moins crédule que ça, l'ami.... Heureusement la justice....

—Précisément; la justice! C'est elle qui a décidé...

—Comment? comment? sans avertir M. le comte? se récria dame Babeth, qui doutait encore.

—Vous savez bien qu'il était comme au secret par ordre de la Faculté, reprit l'aubergiste.

Et il ajouta d'un ton et d'un air goualiers :

—Mais, soyez tranquille, dame Babeth, on le préviendra.... à midi.

La pauvre femme était tout ahurie.

—Je n'y sais plus.... je ne comprends pas.... balbutia-t-elle, décontenancée.

—Ah! dame Babeth.... si j'avais su!....

—Mais voilà.... on ne sait jamais!

—Après tout, reprit dame Babeth en affectant un air d'insouciance, qu'est-ce que cela peut me faire?.... C'est fâcheux pour M. le comte qui, en somme, était un bon maître..... mais moi, cela ne m'atteint pas.

—Au contraire, répliqua l'aubergiste, c'est que cela vous atteint bel et bien.... et en plein encore!..... Vous plus que personne..... Je venais vous en avertir.

—Ah! vous me faites damner avec toutes vos réticences, s'écria-t-elle en sautant de l'irritation et de l'impatience. Ne pouvez-vous avouer les choses clairement et tout d'une traite? Vous me voyez sur les épines, et vous semblez vous faire un plaisir de ne rien dire du tout, en ayant l'air de parler beaucoup.

—C'est qu'aussi vous m'interrompez toujours.

—Eh bien! je me tais, parlez.

Mis en demeure de s'expliquer catégoriquement, l'aubergiste ne tergiversa pas.

—Hier donc, des gens de la ville sont venus chez moi et m'ont dit :

"Votre maison, vos terres, quel prix les estimez-vous?

"Tel prix que j'ai répondu.

"Bon : on vous les achète.

"Mais je ne veux pas les vendre.

"Même si on en offrait le double?

"Oh! alors, tout de suite.

"Mais c'est à une condition.

"Une condition? Laquelle?

"Vous quitterez le pays aussitôt et pour toujours.

"Ça me va, que je leur ai répondu.

—Cela me semblait bien un peu louche et même pas naturel du tout; j'ai voulu savoir pour quoi on tenait tant à mon éloignement. Ils m'ont répondu qu'on me le dirait demain. N'est-ce pas que tout ça est singulier? Mais le reste l'est encore bien davantage. Ce matin, en effet, les gens de la ville sont revenus avec une bande d'ouvriers. En me comptant la somme en bel et bon or, ils m'ont dit :

"Madame la comtesse a acheté votre maison pour qu'elle soit rasée et qu'il n'en reste pas trace.

"C'est une drôle d'idée, que je réponds. Comment ça qu'elle veut démolir sa maison? Je ne la connais pas cette dame.

"Elle s'appelle Mme la comtesse Berthe de Jailly, mais elle s'est longtemps appelée Eloé.

—Eloé! s'écria dame Babeth ébahie. Comment?.... la petite que....

—Et e même, confirma l'aubergiste.

—Cette enfant trouvée?....

—Etait la propre fille du général, et la propre sœur de votre maître, comprenez vous?....

—Oui, oui, oui, fit dame Babeth atterée par cette découverte, et regardant fixement le sol.

—Comprenez-vous maintenant, continua Bornageld, que si l'on me chasse et si l'on détruit ma maison, on ne vous tressera pas des couronnes, et on ne vous portera pas en triomphe? Oh! on ne vous coupera pas la tête, bien sûr.... On ne vous mettra même pas en prison, rassurez-vous, mais.... enfin, enfin!

Pendant que l'aubergiste parlait, dame Babeth voyait défiler dans son souvenir tous les détails de sa conduite traîtresse envers la jeune fille pendant la fatale nuit de la fête au château, six semaines auparavant.

—Seulement, moi, à votre place, poursuivit Bornageld, je n'attendrais pas qu'on me donne mon compte.

Dame Babeth se redressa avec résolution.

—Vous avez raison, fit-elle; ma place n'est plus là.... et je vais....

—Un instant donc, interrompit l'aubergiste en la retenant par le bras, je n'ai pas fini.

Comme elle le regardait inquiète, s'attendant encore à quelque autre révélation, il s'empressa d'ajouter avec le sourire le plus aimable et le plus gracieux qu'il crut se composer :

—Vous rappelez-vous qu'un beau matin, chez moi, je vous dis comme ça : "Dame Babeth, vous devez avoir des économies assez rondes? Moi, depuis la mort de ma femme, j'ai une petite fortune très présentable. Ça vous plairait il de fondre ensemble nos deux magots? —Nous reparlerons de ça plus tard," avez-vous répondu. A cette heure ma fortune est doublée; je ne puis rester dans le pays, vous non plus; dame Babeth, je vous réitère ma demande.

La coquine baissa les yeux avec un semblant de pudeur et répondit avec un petit accent de mièvrerie dans la voix à l'effet de se rajeunir :

—Votre proposition m'honore, M. Bornageld. Après le service que vous me rendez aujourd'hui, je serais une ingrate si je refusais une offre faite avec tant de délicatesse

—Alors, c'est dit! interrogea l'aubergiste joyeux.

Elle eut l'air de le regarder en dessous et comme à la dérobée.

Elle paraissait réfléchir et se consulter.

Enfin, après un semblant d'effort sur elle-même et un certain jeu de prunelles qui avait des prétentions à la coquetterie de l'ingénue, elle murmura dans un formidable soupir :

—J'accepte!.... mais.... où trouverons-nous?

—Oh vous voudrez. En Italie, heinf...

—L'Italie!.... oh! oui, s'écria dame Babeth avec un subit enthousiasme. Ah! Venise!.... Florence!.... Naples!.... le rêve de toute ma vie!....

—Ma voiture, bien attelée, attend sous les fenêtres de votre chambre. Vous me jetterez vos effets, puis vous accourrez me rejoindre.... Avant qu'ici! l'on ne doute de votre départ, nous serons déjà loin....

—Dans un quart d'heure, je suis à vous!....

Elle s'élançait pour regagner le château, Bornageld la retint encore.

—Ah! dame Babeth, fit-il langoureusement.... Et le baiser des fiançailles?..

—Tas, donc, fit-elle, en lui répondit la vieille avec un geste de pudeur offensée, mais sans chercher à fuir néanmoins.

—Non, tout de suite.. Babeth.. mon cher cœur!

—Vraiment, Bornageld, vous êtes d'une exigence!.... C'est de la tyrannie....

Bornageld l'avait enlacée dans ses bras.

Il lui donna un gros baiser, qu'elle lui rendit; puis elle se sauva avec une légèreté toute juvénile.

L'aubergiste regagna sa voiture.

"Chemin faisant, il se disait :

—Encore une affaire de bouclée! Allons, ça va, ça va, ça va!.... Depuis hier il me marche de pire en pire. J'ai une vraie chance de pendu!

"Pendu" n'est peut-être pas le mot vrai dont se servit Bornageld; à moins que, par une ellipse assez habituelle dans le langage familier, il n'eût voulu dire : "J'ai manqué de chance que si j'avais dans ma poche de la corde de pendu; attendu que la croyance populaire attribue à la corde de pendu des propriétés singulières, entre autres, celles de porter bonheur dans tout ce que l'on entreprend ou que l'on désire.

—Ça a assez longtemps tourné dans le mauvais sens, continua-t-il. Aujourd'hui que la veine revient, il s'agit de ne pas lui faire d'impolitesse. Ce n'est pas pour dire, mais le bon Dieu me devait bien ce dédommagement, cette compensation. Car enfin, la petite, c'est tout de même moi la cause et elle a retrouvé une famille et une fortune. Je ne l'ai pas fait exprès, c'est vrai. Mais, si je ne l'avais pas élevée dans les bons principes, elle n'aurait pas resisté au comte.... Elle ne se serait pas sauvée du château.... Elle n'aurait pas rencontré Christiern qui, alors, ne l'aurait pas ramenée, et qui n'aurait pas eu l'occasion de blesser son maître

Hans n'aurait pas été arrêté, et n'aurait, par conséquent, jamais pensé à rien révéler; ce qui fait qu'on n'aurait pas retrouvé les papiers établissant l'identité de la fille....

C'est clair comme le jour qui luit.

Or, si la Providence s'est servie de moi pour assurer le bonheur des autres, il est de toute justice qu'elle me récompense....

Pendant que Bornageld transformé en profond logicien par les circonstances, montait dans sa carriole, une scène d'un autre genre se passait dans la partie opposée du jardin.

IX

LA CRISE.

Le juge de paix Muller et le veilleur de nuit Jehan, tous deux en toilette des dimanches et fêtes, allaient par le jardin à la recherche du comte que son domestique Fritz promenait.

M. Muller marchait d'un pas ferme dans la direction qui avait été indiquée.

Jehan le suivait à quelques pas de distance et comme à regret.

—Je ne vous ai jamais vu aussi timoré, Jehan, dit le juge de paix, en se retournant vers son compagnon et en attendant qu'il l'eût rejoint. Ne diraient-on pas que vous allez commettre une mauvaise action?

—Oh! oh! monsieur le juge, répondit Jehan, ce n'est pas la bataille qui m'effraie.

Mais, voyez-vous, je ne puis pas m'empêcher de trouver que ce n'est pas comme pour protéger contre une pareille allégation. Pourtant, je dois vous l'avouer.... sincèrement je ne suis pas tout de même à mon article.... J'appréhende....

—Si le cœur vous manque, l'ami, abandonnez moi.

—Ah! mais non, M. le juge. Vous m'avez fait l'honneur de m'inviter à vous accompagner; je ne vous quitte pas. Pardonnez-moi une hésitation involontaire. Me voici prêt à tout. D'ailleurs, c'est un devoir d'humanité que vous accomplissez.

—Sans doute, Jehan, c'est l'humanité qui me commande cette démarche. M. le comte, dans l'état où il se trouve encore, a besoin d'être préparé.

M. Muller se tut. Il venait d'apercevoir, au détour d'une allée, le convalescent voituré par son domestique.

Le comte se trouvait alors à l'une des extrémités de la vaste pelouse s'étendant entre le château et le parc.

Il faisait le tour de cette espèce de boulingrin pour inspecter les préparatifs de la fête dansante qui, de temps immémorial, se donnait le 1er mai de chaque année dans les jardins ou dans les dépendances du château, suivant que le temps était serein ou pluvieux.

M. Muller et Jehan traversèrent la pelouse pour se rendre auprès du comte qui regagnait le château.

Arrêtés, dit celui ci à son domestique Fritz en voyant s'avancer vers lui les deux promeneurs qui, de loin encore, multipliaient les salutes respectueux.

Quand ils ne furent plus qu'à quelques pas, le comte, qui se sentait dans la meilleure disposition d'esprit, leur cria :

—M. Muller, bonjour!.... bonjour, Jehan. Je suis heureux de vous voir. Votre présence me réjouit l'âme!....

Cet affectueux accueil était loin de mettre à l'aise les visiteurs pour la mission qu'ils s'étaient donnée.

Ils auraient certes préféré de beaucoup une réception froide et même hautaine à cette cordialité familière qui les paralysait d'avance.

Aussi se contentèrent-ils de saluer à nouveau!

—M. le comte!.... firent-ils.

—Soyez les bienvenus, messieurs, continua le comte avec affabilité; vous avez voulu devancer tout le monde, je vous sais gré de votre empressement à venir constater mon retour à la santé.

Puis, s'adressant à Fritz avec une certaine rudesse :

—Mène-moi là-bas, sous le berceau.

Et le véhicule reprit sa marche, traîné par Fritz, escorté par M. Muller que Jehan suivait.

—Nous avions tous les jours des nouvelles de la santé de M. le comte, repartit le bon juge.

—Remettez votre chapeau, M. Muller.... je l'exige. Vous aussi, Jehan. Le soleil est bon, mais il est traître à cette époque encore les malades et les gens d'âge. Quant à moi, Dieu merci! je vais tout à fait bien. Ces diables de médecins, il faut toujours qu'ils aggravent la situation, et qu'ils s'ingénient à nous rendre plus malades que nous ne sommes en réalité.... histoire de vous sauver avec plus d'honneur et ajouta-t-il en riant, avec plus de profit aussi!....

Parvenu à l'abri du berceau, il ordonna à son domestique :

—Arrête! ordonna le comte à son conducteur, et aide-moi....

Fritz présenta son bras robuste à son maître qui s'y appuya du poids de tout son corps, pour se hisser hors de la brouette.

Plusieurs sièges d'osier, en forme de fauteuil, se trouvaient sous le berceau de lattis, encore non garni de verdure.

Le comte fit quelques pas avec difficulté et prit place dans l'un des fauteuils.

—Par exemple, reprit-il en s'adressant à M. Muller, les membres sont encore faibles.... les jambes surtout.... mais c'est l'affaire de quelques jours, avec ce beau temps.

A son domestique il dit d'un ton sec :

—Va plus loin, laisse-nous!

A ces visiteurs, reprenant le ton affable :

—Asseyez vous donc, M. Muller, vous aussi, Jehan.

Et comme les deux hommes protestaient de leur respect, il insista :

—Si, si, asseyez-vous, je l'exige; nous causerons plus commodément. J'ai beaucoup de choses à vous demander, j'ai soif de nouvelles; car vous savez, on vous ne savez pas, j'étais véritablement en quarantaine. Promenade ou menaces, quoi que je fisse, je n'ai pu tirer une parole d'aucun de mes serviteurs. Je n'étais plus le maître chez moi! Ces drôles m'obéissaient qu'au médecin. Moi, je ne comptais plus. J'étais entouré de muets

—Vous ne devez pas tirer un voisin, monseigneur, explique M. Muller : c'était dans l'intérêt de la santé de M. le comte. En vous désobéissant, ils assuraient votre rétablissement à bref délai. C'était encore du dévouement à votre personne. Mais aujourd'hui que le voilà levé, — nous sommes chargés, Jehan et moi, de l'annoncer à M. le comte, —M. le comte saura tout ce qu'il désirera apprendre.

La conversation paralysait ce dirigeant sur le terrain qui semblait le juger; c'est pourquoi il avait appuyé sur la dernière phrase.

—Eh bien! dites-moi, M. Muller, reprit le comte, la petite Bornageld, il ne lui est arrivé rien de fâcheux, l'espère?

—Oh! au contraire, M. le comte, s'empresa de répondre M. Muller, enchanté de la tournure que prenait la curiosité du quelque honneur.

—Bon! se disait Jehan; il y vient naturellement.

—C'est vraiment dommage qu'elle n'ai pas habité quelque temps la ville, cette petite.... cela l'aurait dégalaisée. Car, entre nous, mon cher M. Muller, à part sa vaguerie, elle paraissait être du bois dont on fait les grandes dames

—Il ne sait pas dire si juste, pensait Jehan.

—N'est-ce pas votre avis?

—Parfaitement, répondit le juge en s'inclinant.

La chaste Eloé avait dû faire une bien profonde impression dans l'esprit et dans le cœur du comte, et celui-ci avait dû songer bien souvent à elle depuis que la faculté de penser lui était revenue, pour qu'elle fût la première personne à qui il s'intéressât.

—Ah! le sort est aveugle! reprit-il avec un soupir; et il a été vraiment injuste, cruel en jetant une si belle enfant dans la boutique d'un coquin de cabaretier de grand'route....

Un sourire d'approbation muette éclairait le visage ordinairement sérieux du juge de paix, et dérida en même temps la figure parcheminée du veilleur de nuit.

Le comte continua le comte, quoiqu'elle soit en partie la cause de l'accident qui a failli me coûter la vie, je ne lui veux aucun mal. Je suis même tout disposé à lui rendre tous les services qu'elle voudra bien accepter de moi.

—Je suis heureux des sentiments que monseigneur exprime à l'égard de Mlle Eloé, repartit E. Muller. Si le sort aveugle a été, comme dit M. le comté, injuste et cruel, il a, depuis, grandement réparé ses torts....

—Ah! ah! fit le comte, dont les yeux exprimaient un contentement que le sourire de sa bouche démentait.

M. Muller paraissait avoir pris à tâche de se laisser arracher une à une toutes les explications qu'il était chargé d'apporter au comte; il attendit donc la question qui devait infailliblement suivre l'exclamation.

Le comte, en effet, continua :

—Et que lui est il advenu d'heureux à cette jolie fille?

—Elle a retrouvé un nom et une famille, monsieur le comte.

—Ah!.... quelque obscur fermier, sans doute?

—Le même noble, monsieur le comte.

—Bah! exclama le convalescent. Quelque seigneur ruiné, alors?

—Une grande fortune! appuya Jehan qui ouvrait la bouche pour la première fois, et qui, enchanté de voir combien la tâche de M Muller se simplifiait, n'avait pu résister au désir de placer son mot.

—Parfait! s'écria le comte en se frottant les mains. Noble et riche!.... C'est donc comme dans les contes de fées?....

—On le croirait, monsieur le comte.

—Et c'est quelque fée bienfaisante qui a transformé les filles d'auberge en princesses et à leur dotter magnifiquement ?

—La justice, monseigneur.

—La justice, monsieur Muller. Elle avait donc été son bandeau ce jour-là? reprit le comte en riant du trait satirique qu'il venait de lancer. Bien! Voilà qui me ravit pour cette chère petite. Un instinct secret me disait effectivement qu'elle n'était pas née pour les infimes fonctions qu'elle remplissait.

—Les voies de la Providence sont infinies, hasarda encore le vieux Jehan, en manière d'apophtegme.

—Mais alors, monsieur Muller, reprit le comte, vous pouvez me servir.

—Je suis aux ordres de monsieur le comte,

—Maintenant qu'elle est "née" et qu'elle possède quelque fortune.... Combien peut-elle avoir? Est-ce à peu près l'équivalent de la terre de Remethall?

—Juste, monsieur le comte, firent, d'une même voix, le juge et le veilleur.

—Je voulais me marier, c'est la femme qu'il me faut.

Un silence glacial succéda à cette énonciation.

—Ah! continua le comte, je n'ai plus ma fortune d'autrefois, c'est vrai?.. Mais ce domaine est encore un fort bel apanage!....

—Monsieur le comte oublie peut-être que....

—Je sais ce que vous voulez dire, M. Muller. Mais rassurez-vous : si la servante d'auberge avait des préférences pour un valet, la grande dame, j'en suis certain, a répudié depuis des sentiments que les simples convenances réprouvent.

—Eh! monsieur le comte, les impressions s'effacent difficilement, et Mlle Eloé....

—Elle est femme avant tout. Cela me rassure. Et si c'est là l'obstacle que vous prévoyez!....

—Pardon, monsieur le comte, il y en a un autre....

—Je le lèverai.

—C'est que.... celui-là, c'est impossible : Mlle Eloé est mariée depuis ce matin.... avec un sien parent.

—Un parent? je ferai casser le mariage.

—Mais c'est que.... il y aurait encore un empêchement bien plus grand.... et je ne sais vraiment m'exprimer pour apprendre à M. le comte....

M. Muller s'arrêta tout court.

Son embarras, vrai ou simulé, inquiéta le comte, qui reprit :

—Eh mais!.... qu'avez vous donc, M. Muller?.... Vous paraissez à cette heure plus malade que moi-même. Parlez, parlez franchement, que diable! Je puis tout entendre.

Et, comme M. Muller gardait le silence et que Jehan détournait la tête, il ajouta avec une tranquillité affectée et un sourire contraint, sans pourtant se rendre compte des pressentiments funestes qui se produisaient dans son cerveau :

—En vérité, vous n'osiriez pas l'air plus embarrassé et plus lugubre si vous veniez m'annoncer ma ruine!....

Le juge de paix comprit qu'il n'y avait plus à louvoyer, qu'il fallait en finir avec cette situation déjà trop tendue.

Les invités commençaient à arriver, des groupes se formaient devant le terrasse du château, quelques uns cheminaient sur la pelouse, d'autres se dirigeaient vers l'endroit où devisaient le comte Jehan et M. Muller.

L'horloge du château annonça midi.

Il se décida à brusquer le dénouement de sa mission.

—Hélas! M. le comte, fit-il en balbutiant les yeux, comme un coupable qui avouerait sa faute, c'est la vérité : vous n'avez eu de sœur!....

—Mensonge! imposture! s'écria le comte en interrompant M. Muller, je n'ai jamais eu de sœur!....

Le premier coup était porté

Le vieux Jehan en savait une sœur froide.

Devant l'emportement du comte, dont les yeux commençaient à s'injecter de sang, M. Muller, crut devoir se lever,—mouvement que Jehan imita.

—Pardon, M. le comte, la Justice....

—La Justice! reprit le comte avec colère, la Justice est dupe des intrigues de quelque escroc qui prétend tabler sur une bâtarde!....

—Le tribunal, M. le comte, s'est entouré, croyez le bien, de tous les renseignements possibles; ce n'est qu'après des preuves irréfragables et de l'authenticité desquelles il n'était pas permis de douter, que, convaincu des droits de....

—C'est impossible! voyons-la-je, veut-elle le comte qu'un tremblement convulsif des membres et de la mâchoire inférieure agitait horriblement.

M. Muller opposait un calme et une froideur démontants à cette rage soudaine.

—Pourtant cela est, répondit-il simplement.

—Comment! reprit le comte dont la parole s'embarrassait déjà.... Comment!.... on me dépouille!.... on me vole!.... Eh bien! non, cela ne sera pas!.... J'en appellerai!.... Dussé-je épuiser toutes les juridictions, moi vivant, on ne me dépossédera pas!....

—Je farai observer à M. le comte, objecte le flegmatique juge de paix, que la prise de possession est ordonnée, nonobstant appel; mais que....

Par un effort de volonté extraordinaire, le comte se dressa tout droit sur ses jambes, la face empourprée :

—Cette aventurière aurait l'audace de mettre les pieds ici? interrompit-il.

—M. le comte ne m'a pas laissé finir. Je voulais lui dire que l'héritière légitime reconnaît de plein gré à une partie de l'héritage et avait déclaré consentir à partager avec monseigneur.

—Ah! c'en est trop! hurla le comte, en comble de l'exaspération. Je ne saurais souffrir une pareille insolence.... Je vais me rendre à la ville....

Mais ces forces étaient épuisées, ses jambes fléchirent et lui semblèrent s'affaisser sous le poids de son corps....

Il retombe lourdement dans son fauteuil.

—Babeth!... dame Babeth!.... Fritz!... Fritz! appela-t-il d'une voix sans force encore pour être entendue au loin.

M. Muller et Jehan s'approchèrent pour lui porter secours, mais il jeta sur l'un et l'autre des regards tellement chargés de haine qu'ils reculèrent effrayés.

A cet instant débouchaient d'une allée opposée deux nouveaux personnages; l'un revêtu d'un costume tout neuf de garde général, avait la démarche ferme et assurée de l'homme dans toute la vigueur et la maturité; l'autre, beaucoup plus âgé, légèrement voûté, traînait un peu la jambe.

C'était Robin qui faisait à son nouveau collègue Hans, l'ex-contrebandier braconnier, les honneurs du parc de Remethall.

Aux appels réitérés du comte, Hans, plus ingambe, devança Robin et apparut à l'entrée de la pelouse.

—Hé! toi.... fit le comte; oui, toi.... appuya-t-il en voyant le nouveau venu se retourner pour savoir à qui s'adressait l'interpellation; va me chercher dame Babeth.

—Cette dame n'est plus au château, monsieur le comte, répondit d'une voix ferme l'ex-braconnier.

—Hein? que signifie.... Babeth....

—Partie depuis une demi-heure. En faite avec l'honnête Bornageld.

Le comte écoutait et regardait comme ne pas comprendre.

Il paraissait ne pas saisir le sens des paroles qu'il entendait.

—Voyons.... je n'y suis plus.... Babeth en fuite!.... Et pourquoi?.... Mais toi-même, je ne te connais pas. Je ne t'ai jamais remarqué au château.... qui es tu? d'où viens-tu?.... qui t'a engagé?

—Je suis Hans, garde général des bois et forêts de Remethall.

—Robin est donc mort?

—Grâce à Dieu, non, monsieur le comte, répondit lui-même le vieux forestier qui venait rejoindre Hans.

Le comte, tout abasourdi, promenait ses yeux hagards de l'un à l'autre.

—Qu'est-ce que tout cela veut dire? grommelait-il, se parlant à lui-même. Je ne comprends donc plus ce qu'on me raconte, ce que je vois, ce que j'entends?..

Une sorte de terreur folle s'empara de lui.

—Est-ce que je deviens fou? s'écria-t-il.

Puis, entre ses dents, il murmura :

—Tout ces gens là complotent contre moi!.... C'est affreux!

Portant avec peine ses mains à son visage, il continua :

—Ma vue se trouble.. mon cerveau est en ébullition.. les idées s'y entre-choquent et se confondent.. un sinistre bourdonnement résonne dans mes oreilles.. mes tempes battent avec violence.. C'est la fièvre.. Ah!.. la mort!

Et, brusquement il se laissa tomber sa tête sur sa poitrine, il la tint longtemps comprimée entre ses mains.

M. Muller fit signe à Robin, Hans et Jehan de le suivre.

Tous quatre se retirèrent et descendirent vers le château, à la recherche du domestique Fritz.

—C'est une hallucination.. reprit ensuite le comte, sans changer de position; l'horrible cauchemar!.. ah! ma tête! ma tête!..

Ses bras retombèrent; il n'avait plus la force de les maintenir.

Il regarda alors autour de lui avec défiance, comme s'il craignait de voir encore braqués sur lui les yeux des gens qui tout à l'heure l'entouraient.

—Personne? fit-il surpris.

Puis il tourna avec effort la tête à droite et à gauche.

—Je suis seul? continua-t-il avec une joie secrète. Pourtant, tout à l'heure.... non.... c'était un rêve. Tout est calme .... M. Muller.... Eloé.... je n'ai plus la force de penser.... ni de me convaincre. J'éprouve une lassitude irrésistible; il me semble que ma cervelle est vide.

Sa tête se renversa contre le dossier du fauteuil, et il demeura immobile, les yeux démesurément ouverts, mais sans regard, sans respiration apparente, comme endormi, mais en réalité en syncope.

X

ÉPILOGUE.

Sur le coup de deux heures, les musiciens de l'orchestre de danse attiquèrent "une marche" et, s'engageant sur la pelouse, se dirigèrent vers l'estrade qui avait été dressée pour eux sous un groupe de marronniers, à peu de distance et presque en face du berceau où le comte se trouvait.

Tous les gens du village et des hameaux circonvoisins, dans leurs plus riches habits de fête, garçons et filles apparaîs, leur faisaient cortège.

Puis, venaient les hommes, les femmes et les enfants.

Bientôt, les cornecins et les cuivres préludaient par une valse, et tout aussitôt la foule bariolée se mit en branle.

A toute minute, il arrivait de nouveaux couples, des retardataires qui se mêlaient au tourbillon joyeux.

Fritz, le domestique, qui, sur l'ordre de M. Muller, était allé retrouver son maître, avec injonction de le ramener au château par des chemins détournés, l'ayant cru endormi, s'amusait de loin à regarder à travers le treillage du berceau, les vertigineuses évolutions de la valse, dans laquelle il aurait volontiers fait un pendant.

Le pelouse seule le séparait du bal.

Plus d'une fois il lui vint à l'esprit et aux jambes de franchir cette distance, mais il se contenait en apercevant soit le juge de paix, soit le veilleur de nuit, soit Hans, le garde en service actif, soit Robin, le garde général honoraire.

Il mangeait contre son maître qui ne s'éveillait pas et se promettait de le ramener rondement au château pour revoir s'amuser ensuite.

Déjà le comte paraissait éprouver quelques agitations convulsives.

A ce moment le valse venait de cesser.

Tous les danseurs et la galerie se précipitèrent vers la pelouse en criant à pleine poumons :

—Vive monseigneur! vive monseigneur!

Le dormir s'éveilla en sursaut et poussa un soupir d'allégement comme s'il sortait d'un rêve affreux.

—Que c'est bon de se réveiller murmura-t-il.

—Vive monseigneur! répéta la foule qui se rapprochait.

—Merci! merci, mes amis! articula faiblement le comte. Frits, placé en arrière du siège de son maître, crut devoir mêler sa voix formidable aux acclamations des paysans.

—Vive monseigneur! vive monseigneur!....

—Merci bon. Je ne suis pas sourd, monsieur Fritz, inutile de crier tant et si fort....

—Ce n'est pas pour vous que je crie, réclama le domestique avec impudence, c'est pour l'autre....

—Hein! manant!.... que s'imagine ce ton!.... quel est cet autre?....

Fritz, tout entier à ce qu'il pensait au dehors, ne répondit même pas.

Des cris de : Vive madame la marquise! s'élevèrent.

—Vive madame la marquise! répéta Fritz.

L'amitié Forebeotre joua un air national.

—Ah ça! drôle, reprit le comte, que font-ils donc là-bas? Quelle est cette marquise qu'on acclame?

—C'est la femme de notre nouveau seigneur, répondit Fritz sans tourner la tête, attentionné qu'il était à la scène qui se déroulait son loin de lui.

[*La fin au prochain numéro.*]

Librairie française.—M. H. Billard, successeur de Hébert à Cie., 50, Chartres, rue Bienville, reçoit par chaque arrivage de France et Europe de chez deux tous les genres—littérature, sciences, arts, histoire, romans. Il possède un assortiment complet de romans anciens et modernes, réputés chez tous les plus illustres et les plus populaires, quantité de nouvelles intéressantes, des livres sérieux et des livres amusants, tout ce qu'il faut enfin pour alimenter des esprits graves et sérieux ou distraire des lecteurs qui ne veulent que user le pointe qui en richesse et en variété, ne le cède à aucun autre à la Ville Orléans. Nous croyons devoir signaler également un papeterie fine; nos articles pour bureaux, nos livres d'école française et américaine, ainsi que son cabinet de lecture qui compte plusieurs centaines de volumes.

Vêtements du printemps.—Nous recommandons à l'attention du public l'adresse de M. Léon Godchaux publie aujourd'hui dans l'Abeille, cette est relative à un magnifique assortiment d'habits de printemps pour hommes, jeunes garçons et enfants. Il serait bien difficile de trouver rien de plus élégant et de plus varié dans la forme, sous comptier la qualité tout à fait supérieure des étoffes. M. Godchaux a aussi un grand assort de linge fait et du style le plus nouveau. Nous invitons les personnes qui ont besoin d'habits ou de linge à visiter le magasin de M. Godchaux, rue du Canal Nos 81 et 83, et elles en seront fort satisfaites.

Maison L. Utor.—Nous croyons devoir recommander d'une manière toute spéciale cette importante maison pour la spécialité des gleons français, de stereos, cerulelen, mexicans, cadres gravures, chromos, en un mot de tout ce qui peut se trouver dans une des plus complètes comme les plus modestes. Il y a en tout temps chez M. Utor (47 rue Royale) un choix admirable de ces articles où la fantaisie le plus ingénieuse le disputa au bon goût. Les travaux que lui sont commandés sont toujours exécutés avec la plus grande promptitude et en vraie artiste. Cette exactitude, cette ponctualité, cette modicité des prix, explique surabondamment la vogue méritée dont jouit depuis longtemps la maison Utor.

Liste complète des navires dans le Port de la Nlle-Orléans

Comprenant les noms des navires et de leurs capitaines, ceux des consignataires, avec indication du tonnage, du mouvement et de la destination

STEAMERS.

Alabama Am. 757 Quill pour ——— 30 ler dist. Woodward & Wight
City of Merida Am. 1492 Maliatesh pour les ports de Mexique, 25 dec dist. E A Yerke
Federico Reg. 2247 Lerinari pour Liverpool 30 ler dist. E Kanger Adm
Gussie Am. 999 Hill pour ——— Algor, C A Whitney &co
Horatio Con Reed, 241. Pries pour ——— 1 ler dist. W D Clark &co
Historian Ang. 1230 Jeffrey pour Liverpool 10 de dist. Lucas E Moore &co
Hudson Am. 1172 Freeman pour New York 8 2e dist. A Moulton &co
Mexico Ital. 2533 Gagino pour Genes 14 de dist. Gilbert & Gaillard &co
Margaret Am. 504 Otterson pour Belize Hon 16 ler dist. S Oliver a ltre
Marlborough Ang. 1178 Baker pour ——— 4e dist. Jos F Lovell &co
Ocean King Ang. 2449 Scott pour Liverpool 12 de dist. De Wolf & Hammond
St-Louis Ang. 1982 McAuley pour Liverpool 47 4e dist. Miles Weeks &co
Tebenos Ital. 879 Tavoll pour ——— Algier, Avendano Bros
Ville de Lisbonne Fr. 1892 Fresse pour ——— Point. P Pes
W G Hawes Am. 1118 Brown pour ——— Algor C A Whitney &co

NAVIRES

Aziana Ang. 1223 Williams pour Liverpool 33 ler dist A K Miller &co
Cash or Ang. 1417 Tyler pour le Havre 18 ler dist. J Hedian &co
Dora Ill. 1241 Meyer pour le Havre 36 ler dist. J Hedian &co
Fuga Ang. 1125 Collard pour Liverpool 4e rue. Muir, Duckworth &co
Hermes Ang. 1128 Marvin pour Liverpool 37 ler dist. DeWolf & Hammond
John Murphy Ang 1506 Cosman pour le Havre 18 2e dist. Robt Orrick
Mount Ang. 1492 Wallace pour Liverpool. 2e rue. L LaCombe &co
Regina Ang. 1255 Bain pour Liverpool 2e rue. A K Miller &co
Thos Lord Am. 1216 Hall pour ——— 32 ler dist. Lucas E Moore &co
William Ang. 999 Journey pour Liverpool 2e rue. A K Miller &co

BARQUES.

Adolf All. 1093 Meyer pour Brême 22 ler dist. A K Miller &co
Barcelona Ros 1020 Calbee pour ——— 7e rue. D Fatjo &co
Carpina Ang 473 Boyle pour ——— Grotna 2e capitaine
Do ores Esp. ——— Abril pour ——— 33 ler dist. 2e capitaine
Drago D Ant. 978 Bonovrich pour France slaveter, S A Cousiich
Eleonora Mado Ital. 450 Musella pour Gênes 30 ler dist. A K Miller &co
Gaspee Ang 1024 Motyer pour Liverpool. 3e rue. Jos F Lovell &co
Harriet Ang. 963 Stephenson pour Brême 36 ler d st, E F Bicelmayer &co
Lemuington Ang. 978 Cunningham pour le Havre 18 ler dist. Jos F Lovell Rous A Clayton
Louisiana Ital. 672 Pedesta pour ——— 16 2e dist. Bonsoit et Rigaud
Maiorca Ang 1194 Hamer pour Brême, 6e rue. Forstall Rous & Clayton
Marcuse Ital. 542 Marcon pour Trieste 22 2e dist. A K Miller &co
Maria: arolina Esp. 613 Arglaquez ——— 3e rue D Fatjo &co
Minnie Am. 490 Goodnich pour le Havre 32 3e dist. S A Cousiich
Ocean Nor. 673